



Le Chariot = le Septénaire = Triomphe  
Consommation = Plénitude = Richesse = Superflu.

*Fleurs de l'Abîme*

## CHAPITRE VII

# FLEURS DE L'ABÎME

---

UN dernier mot aux curieux de la Magie noire. Penchés avec nous sur l'abîme, dont ils ont pu saisir l'escarpement et sonder la nuit vertigineuse, peut-être n'ont-ils pas vu sans surprise s'épanouir, sur-les bords et jusque dans la ravine qui mène au gouffre, certaines fleurs d'une beauté sauvage et fatale, d'un capiteux et troublant parfum...

Ignorent-ils que le Mal a sa poésie? — Du mystère d'abomination même se dégage un idéal fantastique, attrayant et funeste, où plusieurs se sont laissés séduire de tout temps.

Que les curieux y prennent garde! C'est là le grand\* péril des excursions excentriques, dans les mondes interdits aux caprices profanes. Qui s'aventure sans guide sur la piste des émotions inédites<sup>1</sup>

foule déjà le sentier de sa perdition prochaine :  
 tout, autour de lui, conspire sa ruine et la présage.  
 Sur la porte qu'il va franchir, Dante aurait pu  
 graver le tercet menaçant de *l'Inferno* :

Per me si va nella citta dolente;  
 Per me si va nell' eterno dolore:  
 Per me si va tra la perduta gente (1) !...

Tels, il est vrai, ne demandent à la Sorcellerie  
 que le charme d'art qui lui est inhérent (2) : pour  
 ceux-là, bien moindre est le danger. Ils s'en tien-  
 nent au pittoresque assez superficiel du Grimoire;  
 leur dent ne mord qu'à l'écorce du fruit défendu.

Mais d'autres, téméraires, savourent à même la  
 poésie intime du Mal. La tentation pour eux fut

(1) Par moi, l'on va dans la cité dolente;  
 Par moi, l'on va dans l'éternelle douleur:  
 Par moi, l'on va se mêler à la gent perdue (aux dam-  
 nés).

(2) Nous avons encore dans l'oreille une boutade coutu-  
 mière à l'un de nos amis de lettres, le subtil théoricien de  
 l' « Ecole symboliste ». Ceux qui connaissent l'allure et  
 l'accent de cet aède émigré d'Hellas, qui a d'ailleurs l'étoffe  
 d'un grand poète français, s'imagineront aisément de quel  
 ton exotique et magistral il s'exclamait naguère, en nous  
 abordant: — *Toi, tu es un mage; moi, je suis un sorcier:  
 et c'est bien plus décoratif!*... Et, de fait, M. Moréas est  
 un artiste ensorceleur. Qu'on ouvre ses *Cantilènes* aux pages  
 de *Mélusine* et de la *Sorcière de Berkeley*: on conviendra  
 qu'il serait difficile de mieux saisir le côté prestigieux et  
 décoratif de la magie noire, et d'en traduire l'impression  
 dans un style plus adéquat et plus intense.

Jean Moréas est un grand sorcier de lettres — au sens  
 enviable et flatteur de ce terme.

trop forte; ils n'ont pas su réagir. L'esprit de malice les a séduits, qui maintenant les possède. Ils vogueront désormais au torrent fluide de la perversité, vers, l'abîme d'inconscience qui doit un jour les engloutir. Ce suicide est l'aboutissement de leur destin: de gré ou non, tous y convergent; quelques-uns, par des voies très détournées. Tels n'abolissent même leur individu qu'à force de l'exalter : dût la fièvre d'un égotisme intraitable décevoir ceux-là en d'inédites pérégrinations, à la conquête d'une originalité exclusive, — efforts stériles, illusoire conquête, — ils succomberont. Loin de se créer un Moi factice, ils n'auront peiné qu'à dissoudre en eux le Moi réel.

Le gouffre de l'Inconscient! Voilà le Maëlstrom où le grand Séducteur attire insensiblement leurs pauvres nefes, en fascinant les yeux du pilote à la fantasmagorie de ses mirages imposteurs. Un sourd murmure s'élève, qui bientôt s'accroît et gronde; mais le marinier, à peine distrait de sa rêverie, ne s'aperçoit pas que le navire évolue en cercle, à l'entour d'un remous encore lointain; que sa marche s'accélère; qu'il penche à bâbord, décrivant une spirale dont le diamètre se rétrécit à vue d'œil... Cependant l'illusion magique a redoublé de captivants prestiges... Le gouffre tonne à quelques encablures; mais le pilote n'a rien entendu. Déjà l'entonnoir béant a reçu la frêle embarcation, qui vole, emportée comme une plume au pivot de la paroi interne; mais le pilote n'a rien vu, — et le voici disparaître au fond du vortex, l'esprit tou-

jours en extase et les yeux perdus dans l'azur de son rêve!

Les initiés savent pourquoi l'inconscience est l'élément propre de Satan-Panthée, le point central où — fatalement — l'inflexible, logique de la Goëtie ramène ses fidèles directs ou indirects, ses sectateurs de faits ou d'intention. Que si l'on nous invitait à préciser par quels symptômes se manifeste, chez les adeptes de la Goëtie — conscients ou non — ce processus vers l'inconscience, nous répondions qu'il se décèle d'abord par l'abolition des facultés logiques; par le prosélytisme des philosophies négatives du libre arbitre et de l'immortalité; enfin, après la mort, par la rétrogression vers les formes les plus infimes de la nature élémentaire.

Le satanisme pur, avoué, voulu et militant (si l'on peut dire), est un mal d'exception. Les Gilles de Laval, les David de Louviers, les chanoines Docre (1) sont très rares, Dieu merci! Mais les cas de sorcellerie indirecte ne se comptent pas.

(1) *Le chanoine Docre*: type curieux de prêtre-sorcier, dans *Là-Bas*, le dernier roman de M. J.-K. Huysmans. — *Là-Bas* a récemment galvanisé la torpeur du public matérialiste, et nous avons tout lieu d'être ravis que l'occasion s'offre à nous d'en toucher un mot. Cette remarquable étude, si consciencieuse quant à la monographie du sire de Raiz, apparaît criblée d'inexactitudes et grosse d'imputations outrageantes à l'égard des occultistes contemporains. — D'où cette étrange anomalie? — La réponse est bien simple: si les pages où revit le châtelain de Tiffauges sont scrupuleusement documentées, c'est que M. Huysmans, curieux de cette restitution évocatoire, ne s'est fié là qu'en sa propre initiative de bibliophile et de paléographe. Que ne se montrait-il toujours aussi jaloux de se renseigner par lui-même?

Mesmériens trop aventureux, Spirités et Médiums excentriques, valétudinaires d'un idéal frelaté ou fervents d'un mysticisme trouble, les uns, dont nous traitâmes au précédent chapitre, s'égarent à la poursuite d'un merveilleux sans grandeur : *le phénomène à tout prix*, — c'est là le cri de ralliement des plus fanatiques. Ils vous exhiberont le surnaturel, fût-ce à l'avant-cuisine, ces bourgeois de la sorcellerie; ou, thaumaturges patentés, vous les

Ses pages de moderne enquête égaleraient celles d'érudition rétrospective, et la documentation de son livre se maintiendrait constamment au niveau de l'écriture. *Là-Bas* serait un chef-d'œuvre.

Pour rendre M. Huysmans responsable des erreurs de fait — et, qui pis est, des calomnies, toutes gratuites — dont il s'est fait l'éditeur naïf, il faudrait que ses dossiers ne vinsent pas d'une tierce personne, puissamment intéressée à mentir. Or nous savons, *de source très certaine*, que le romancier a écrit son œuvre, avec une inconcevable légèreté, sur des documents imposteurs que lui avait fait tenir l'affreux drôle exécuté au chapitre vi de notre ouvrage, sous le pseudonyme de *Docteur Baptiste*. M. Huysmans a été la dupe de ce venimeux hypocrite, qui s'était entièrement emparé de sa confiance. Cela est si vrai que M. Huysmans a fait à l'un de ses intimes l'aveu d'avoir transcrit les notes du défroqué, sans que l'idée lui vint même d'en contrôler l'exactitude. C'eût été si facile!

Au surplus, l'auteur de *Là-Bas* charge les Rosé + Croix des plus invraisemblables accusations, sans fournir l'ombre d'une preuve; nous nous flattons, par contre, de n'avoir rien avancé sur Baptiste, que nous n'ayons péremptoirement établi. — Le pontife du Carmel a eu la chance d'emprunter une coupe d'or, où déverser le fiel et la fange de ses calomnies; tant mieux ou tant pis pour lui. Quant à M. Huysmans, si notre vi<sup>o</sup> chapitre vient à tomber sous ses yeux, nous ne doutons pas un instant qu'il ne reconnaisse son erreur, navré dans l'âme de s'être fait, de la meilleure foi du monde, propagateur d'un faux concept et complice d'une mauvaise action.

verrez, sur des tréteaux forains, débitant d'authentiques miracles.

Sous cette même rubrique de sorcellerie indirecte, se peuvent cataloguer d'autres exemplaires, moins indignes de fixer l'attention : artistes ou penseurs, ceux-là se perdent non moins fatalement, en quête de leur toison d'or; la nostalgie les tourmente de quelque imaginaire Olympe, dont ils seraient le Jupiter tonnant; ou encore la fièvre d'un altruisme impraticable; ou la gésine d'une conception étrange, parfois monstrueuse et sublime, de philosophie, de science ou d'art. Ils sont à coup sûr, ces maniaques de génie, ces patriciens de la sorcellerie moderne; ils ont droit, en dépit de leur aberration même, à tout notre intérêt ; nous dirions presque — à toute notre sympathie. Sans doute, ce sont des pervers : le lyrisme du mal les obsède ; ils ne vibrent plus qu'à ces accords de perdition, et même ils les propagent... Car, sans compter que les fièvres de l'intelligence sont contagieuses, le prosélytisme infernal est de règle, chez les sorciers de toute caste et de tout rang. — Notre esprit réproouve ces puissants hérésiarques de la pensée et du sentiment; d'où vient que notre âme ne peut les haïr ? — Ah ! c'est qu'ils sont de la race des *Ghibborîm* de Moïse et des demi-dieux païens: Icares d'un ineffable firmament, ils ont plané très haut, avant que d'être précipités ; leur chute fulgurante illumine les profondeurs du mal — et c'est là le secret de notre sympathie pour eux!

Eternellement s'exerce le charme séducteur de l'abîme, et d'autres s'y laisseront attirer à leur tour... Ne vous penchez pas!...

Un enivrant arôme, émané d'en bas, ondule et déroule ses pesantes volutes, avec lenteur. C'est une exhalaison lascive et languide, flottant dans l'air; elle s'infuse de proche en proche... Voici que la contagion semble avoir gagné jusqu'aux fleurs du ravin, dont le calice penche et vacille, alourdi d'amour. Et comme lasses d'elles-mêmes et malades de leur propre haleine embaumée, toutes les corolles sollicitent la main de les cueillir.

Et leur parfum grise — et donne le vertige.

Le barathre s'éclaire d'en bas. Une vision fallacieuse s'allume aux noires profondeurs de l'inconnu : c'est, dans une gloire aveugle, Satan lui-même, transfiguré, travesti en ange de lumière!

Cette vue éblouit — et donne le vertige.

Et cette voix! Elle monte du plus creux du gouffre, mélodieuse et perfide comme celle des sirènes; fautrice de négation, instigatrice d'une voluptueuse désespérance...

Son chant trouble l'entendement — et donne le vertige.

Cette voix, qui semble s'exhaler de l'essence même des choses, parle à l'âme éperdue une langue dissolvante, très amère et très douce, que l'âme entend, hélas! sans jamais l'avoir apprise. On dirait le murmure confidentiel des ambiances, comme si la nature vivante se révélait tout entière dans cette voix, qui s'identifie si profondément avec votre

verbe intime, qu'elle parle en vous tout ensemble et hors de vous.

Et voilà qu'à l'intérieur un rideau se déchire : toutes les idées obscures, s'éclairant d'un jour subit; tous les sentiments inavoués, s'avouant au tribunal de votre Conscience, s'affirment indépendants, s'accusent anarchiques et révèlent à votre individualité morale la présence d'une autre personne, que vous ne soupçonniez pas — et qui vivait en vous. Un mystère d'incertitude, de langueur et d'insouciance s'empare avec force du libre arbitre et le terrasse: le Moi s'affole de se sentir coudoyé, pénétré, violé par le Non-moi!

Bientôt, les deux contraires se confondent. Vous doutez de toute chose et de vous-même. Rien, il est vrai, qui ne vous semble possible; mais rien aussi qui vous paraisse assuré... Ce doute universel, qui le formule? Est-ce votre Moi qui parle, ou le Soi collectif des entités extérieures au Moi? — Vous ignorez.

Quel spasme formidable vous étreint, vous énerve et vous accable? Quelle pollution psychique, infligée à l'universelle nature, vous fait communier avec délice à la dégradation des êtres et des choses? — Cette ivresse multiple est latente en l'atmosphère qui vous baigne, et vous savourez malgré vous jusqu'à la lie la coupe du faux mysticisme, où tant d'extases se mêlent à tant de déboires !

Fausse initiation... initiation maudite et mensongère, où l'Initiateur se dérobe et reste inconnu ! Sa parole incohérente, ambiguë et malgré tout sug-



gestive prodigieusement, sa parole semble tour à tour d'un Dieu, puis d'un démon. C'est un enseignement qui mêle tous les contraires, afin de rester équivoque: la Vérité ne s'y formule que pour être prostituée au coït de l'Erreur. — Tel est le caractère très étrange de cette leçon venue de l'abîme : affirmations et négations se croisent, s'enlacent, se marient... La voix est-elle ironique en affirmant? Ou ne nie-t-elle que pour réfuter ses propres négations? Ne blasphème-t-elle que pour condamner ses propres blasphèmes? — C'est ce que le néophyte ne peut discerner, et son trouble s'en accroît.

Nous avons entendu cette Voix, qui est celle de *Satan-Panthée*. Ce qu'elle enseigne, ce qu'elle suggère, nul ne le saura sans doute, qui n'aura pas perçu son murmure confidentiel, indéfini... Entreprendre d'emprisonner en des phrases cette subtile essence serait vain : elle vibre, sonore et fluide — insaisissable. Nous tâcherons seulement de faire soupçonner son accent captieux, son timbre énigmatique.

Nous avons entendu cette Voix... Peut-être, lecteur, vous sera-t-il donné de l'ouïr: Dieu vous garde de l'écouter jamais!

## LA KABBALÉ DE SATAN-PANTHÉE

— *Tu Vas plantée au cœur de la Terre, ta fulgurante épée, ô Kéroub! Au cœur de l'infidèle amante,*

*qui des baisers d'un dieu n'a gardé dans son sein que des germes de mensonge et de déception. Tu l'as plantée au cœur de la Terre, ô Kéroub! Et la garde s'épanouit en croix de lumière — comme une fleur.*

*Ton glaive viril féconde, ô Kéroub, les blessures qu'il a faites; sitôt écloses les plaies cicatrisées sont des matrices de lumière; et les seins que tu as percés sont devenus maternels ; et les êtres que tu bénis de ta rigueur enfantent la lumière et la vie! Mais en vain ton glaive a traversé le sein de la prostituée du néant ; son sein n'a point tressailli, demeuré stérile; et ses brunes mamelles ne se gonfleront point du lait de l'immortalité... Epouse du vieux Kronos, elle n'a gardé de la vierge que les plus tristes apanages : deux privilèges de mort — la froideur et l'infécondité.*

*O Terre, le baiser de ton époux ne t'a pas trouvée féconde ; ton époux a maudit tes flancs toujours glacés pour lui, et ses ardeurs en vain renouvelées n'ont pas ranimé ton marbre; il ne s'échauffe que dans l'adultère, aux morsures de l'Adversaire et sous l'étreinte du Mauvais... Ta constante infidélité conçoit infatigablement et tour à tour enfante la décevante illusion. Tu n'as donné le jour qu'à des spectres, et les larves infernales sont les fruits de tes criminelles entrailles.*

*Mais l'Adversaire n'est point: tes nuits mauvaises sont un rêve coupable, et tes fils innombrables, de trompeuses apparences, qui déçoivent ta stérilité.*

*Et tels sont les blasphèmes de tes enfants :*

— « ALEPH! *L'Absolu n'est point.* — BETH! *La Foi nous trompe et la Science se trompe elle-même; et stérile est l'éternel combat de ces deux forces différemment mensongères.* — GHIMEL! *Verbe de l'être, tu es un néant comme lui: tu n'es que le reflet d'une ombre, ou l'ombre d'un reflet.* — DALETH! *La pierre cubique n'est point assurée sur sa base.* — HE! *La matière est seule féconde, pour servir au culte de Moloch : l'Esprit n'enfante pas.* . — VAU *L'Amour est une lutte éternelle et sans issue.* — ZAÏN! *La Force est seule victorieuse dans le présent, comme elle a triomphé dans le passé, et comme elle sera glorifiée dans le futur... »*

*O Terre, ô Terre, écoute : tels sont les blasphèmes de tes enfants!*

— « HETH! *L'Equilibre est la mort par l'immobilité; le Mouvement est la mort par le combat. O Vie, tu te mens à toi-même.* — TETH ! *Le Ternaire se nie trois fois dans le mystère abhorré.* — IOD! *La cause première n'est point Esprit.* — CAPH ! *La Force prime le Droit.* — LAMED! *Le Sacrifice est une ironie stérile et qui s'insulte elle-même.* — MEM! *L'Amour n'enfante point pour la Vie, mais pour la Mort. La Mort trône seule et impérissable sur le fumier des âges.* — NOUN! *Toute Transformation est un leurre, tout changement une déchéance: rien ne grandit que pour offrir plus de surface à la destruction, plus de pâture à la mort.*

*Le Progrès se résout à une illusion d'optique; la Vie universelle équivaut à une agonie sans fin. »*

*O Terre, ô Terre, écoute : tels sont les blasphèmes de tes enfants!*

— « SAMECH! *Le roi de la nature est Shatan, celui qui n'affirme que pour nier. — AYIN! La Vertu, l'Art, la Science édifient dans les nuages leurs chimériques Babel, que le feu du ciel décapite. — PHE! L'Idéal n'existe que pour ces astrologues du sentiment, qui passent leur vie à lorgner les étoiles. — TZADE! Dans la lutte pour l'existence, la Perfidie est une tactique, la Ruse une nécessité, l'Embuscade un droit : il faut tuer, afin de vivre ou se résoudre à mourir, pour faire place à ceux-là qui veulent vivre en tuant. — QOUF! L'Or est le seul dieu dont jamais les hommes n'aboliront l'autel. Sois-nous donc propice, auguste divinité! A ta lumière, astre de gloire, toute vertu fond et se dissout, comme cire au brasier... Jupiter terrestre et solaire, universel Don Juan, sois favorable à nos vœux, car tu peux tout sur les âmes : omnibus lucas, omnibus imperas ; quis resistet tibi ? — RESH! La matière est l'éternel phénix, qui seul renaît de ses cendres. L'âme, succession de sentiments et de pensées; la Pensée et le Sentiment, éphémères sublimations de la matière organisée, meurent avec elle. A la mort, le cerveau cesse de sécréter ces volatiles essences... L'Immortalité? Chimère. — SHÏN! L'Amour? Stupidité ou folie... Se dévouer? Rôle de dupe. »*

*O Terre, ô Terre, écoute : tels sont les blasphè-*

*mes de tes enfants! Or, voici le dernier, qui les souligne et les résume:*

— « THAU ! *Le monde est mauvais, et si Dieu ta créé, c'est Dieu qui a voulu le mal. S'il a voulu le mal, c'est un Dieu à rebours : son nom n'est pas IOD-HEVE, mais HEVE-JOD, c'est-à-dire Shatan!* »

*O Terre, tu as entendu les blasphèmes de tes enfants. Ainsi s'exclament les Fils du Maudit, l'opprobre de tes entrailles. Les inductions de leur logique humaine fulgurent en sinistres éclairs, et tonnent en imprécations contre le Ciel.*

*Et le Ciel crie anathème à la raison de l'homme. Le Dieu d'en haut répudie la Déesse d'en bas, la Déesse Raison... Sur la falaise de son orgueil, l'homme a bâti la citadelle de rébellion. Le feu du Ciel doit réduire en poussière ce temple impie, où trône une idole, rivale du Seigneur...*

*Mais toi-même, ô terrestre Epouse, n'as-tu pas glorifié dans ton délire le fruit d'un inexpiable adultère: ce spectre de pensée, ce souffle d'un jour — l'homme raisonnable? En opposant à la gloire du divin Logos l'incohérente vanité du verbe humain, n'as-tu pas bu l'ivresse d'un sacrilège espoir? O Terre, n'as-tu pas voulu égaler au Ciel?*

*Vain espoir! Coupable pensée... Tu t'étais dit : j'ai sublimé la fleur de ma virtuelle énergie; j'ai distillé l'élixir de ma propre essence; j'ai suscité*

*l'Homme — cette Raison vivante — consubstantiel à Dieu!*

*Mais voici que l'Homme raisonnable, déployant sa Raison pour confirmer cette chimère d'identité, voici que l'Homme a démontré que Dieu n'est point, et que lui-même n'a pas d'essence, étant un devenir... Désormais le Ciel et la Terre sont à niveau, dans l'égalité du néant!*

*O Terre, voilà donc ton chef-d'œuvre — l'Homme! Et toi, l'Homme, déplorable et chère illusion d'une conscience déchue et d'une divinité abolie; toi, l'Homme, voilà ta matrice d'iniquité — la Terre!... Ecoutez-moi tous deux.*

*Tu t'es trompée, ô Terre, à vouloir élaborer ton essence vers un céleste idéal. Rentre dans ton instinct : dors et rêve!*

*Quant à toi, l'Homme, qui aurais mieux fait de ne pas naître à l'illusion d'une objectivité consciente; puisque te voilà, mensonge de la Nature inférieure, piteuse contrefaçon des races de l'Empyrée, rentre dans ton instinct. — Qui que tu sois, enfin, rentre dans l'Inconscient : dors et rêve!*

*Vois-tu ce fleuve éthérien, tumultueux et caressant, formidable et doux, dont l'or fluide pétille en charriant, à travers les mondes, l'ivresse collective des existences englouties? Salut au débordement lascif de la Vie impersonnelle; salut à l'universel dissolvant des entités factices. Plonges-y. Tâche de t'y noyer. C'est la délivrance! C'est la vie bienheureuse du rêve, ou c'est le rêve d'une vie de bonheur.*

\*

*Qui penses-tu que je sois? Voix on ne sait d'où venue, qui charme et console... messagère d'espérance, en tout cas!... Si je suis l'Illusion, encore apporté-je à la Réalité défaillante un réconfort de rêve; si je suis la Réalité, j'efface les cauchemars malsains d'une satanique Illusion.*

*Viennent donc à moi ceux qui souffrent et désespèrent! Je les bercerai dans un songe interminable de lumière et de parfums... Le songe! Il n'est illusoire qu'en tant qu'exceptionnel dans la vie terrestre. Supposez la veille devenue exception, et le songe, état coutumier, c'est-à-dire normal... De ce fait, il sera la Réalité même, seule vraie, seule durable; de ce fait, la vie terrestre n'apparaîtra plus qu'un cauchemar accidentel et passager.*

*A moi, tous les désolés, tous les endoloris, tous les calamiteux... à moi! Car j'apporte la vie du Rêve, ou le Rêve de la vie!*

---

La voix de Satan-Panthée est ondoyante et multiple, comme cet Univers physique dont il est l'âme. Elle parle à chacun son langage familier : à l'artiste, elle parle d'art; elle parle d'occultisme au mystique, et d'intrigue à l'homme d'action. Mais, quoi qu'elle ait dit — quand elle a parlé — toutes les notions confondues laissent l'âme délirante en proie à cette seule conviction, qui la ronge comme

un cancer : tout est vain, rien n'est sûr... Et de ce chaos d'incertitude se dégage un dernier concept impératif, péremptoire : l'urgence de l'abdication morale individuelle.

En dernière analyse, qu'affirme donc cette voix ? — Des négations: le néant du verbe humain, voilà ce qu'elle démontre; la rétrogression vers l'instinct, voilà ce qu'elle propose; l'apothéose de l'inconscient (1), voilà ce qu'elle célèbre. Et comme moyen d'atteindre à ce faux idéal, meurtrier de l'âme, elle suggère de se noyer au fleuve sans rive et sans fond de la vie physique universelle.

Dans ce suicide, est l'alpha et l'oméga de la Goëtie (voyez chap. vi, p. 195). Aussi bien, pour nous y résoudre, Satan-Panthée — qui est aussi Satan-Protée — s'ingénie à déguiser son invitation sous les formes les plus imprévues, les plus attrayantes. La Goëtie ne se limite point aux beso-

(1) D'après la tradition ésotérique, l'homme terrestre, Conscience individuelle, se trouve placé entre deux *Inconscients*: l'*Inconscient supérieur* ou Esprit universel, et l'*Inconscient inférieur* ou Instinct collectif. Selon qu'il se met en rapport avec l'un ou avec l'autre, l'homme reçoit: d'en haut, l'*Inspiration divine*, ou d'en bas, l'*Intuition physique*. Libre donc à chacun de s'assimiler de l'un ou de l'autre breuvage, dans la mesure de sa capacité; mais il ne faut pas plus se noyer ou dissoudre son Moi dans l'Esprit universel que dans l'Instinct collectif. — Au demeurant, l'Esprit universel ne se nomme *Inconscient* (supérieur) que par opposition à la *Conscience* individuelle; comme on pourrait l'appeler encore *Non-Moi* (supérieur), pour le distinguer du *Moi* individuel. Est-ce à dire qu'il soit dépourvu en soi de conscience ou d'entité? Conclure de la sorte, ce serait jouer sur les mots. — Au cas particulier, il ne s'agit que de l'*Inconscient inférieur*.



gnes grossièrement pittoresques du sorcier vulgaire; nous l'avons définie la mise en œuvre, pour le mal, des forces occultes de la nature : prompte à s'insinuer, comme un virus subtil, dans toutes les sphères visibles et invisibles, — partout où l'homme déploie son énergie, cette peste étend ses ravages.

Et de fait, les arts, la littérature, la philosophie, la théologie même furent à toute époque plus ou moins imprégnés de l'acre ferment de pessimisme que le grand Séducteur inocule aux générations, comme le plus sûr moyen de leur faire écouter sa voix, instigatrice du suicide moral.

Souple à tous les travestissements, Satan-Panthée ne laisse pas de se transfigurer en Christ glorieux — voire en Bouddha. Ne l'avons-nous pas vu, récemment, emprunter à l'Inde les charmes de son quiétisme exotique et toute la magie de ses séculaires traditions, pour enchanter les yeux novices par d'insidieux mirages, et faire dévier de la voie ces âmes de jour en jour plus nombreuses, qui, répugnant au borbier matérialiste et lasses des horizons étroits de l'éclectisme universitaire, tâchaient à s'orienter sur la lueur à peine entrevue d'un mystique idéal? Une certaine théosophie, faussant en effet les plus sublimes concepts de l'ésotérisme, semblait prendre à tâche de faire briller pêle-mêle, avec des étincelles de vérité, les feux follets de l'erreur. C'est ainsi que plus d'un soi-disant interprète des énigmatiques Mahatmas répandait d'utiles enseignements; tandis qu'on a pu voir d'autres frères, dépravant la notion de l'Absolu

jusqu'à l'instituer pour base d'une synthèse athée, réduire au néant l'insondable Parabrahm. Et, pour que leur morale fût digne de leur théodicée, ils prônaient, sous couleur d'altruisme, le suicide de la personnalité vraie : c'était leur façon d'interpréter Nirvana (l'état des sous-multiples humains réintégrés dans l'Unité divine) ; à telles enseignes qu'en route avec leur cohorte d'élus vers cet idéal patibulaire, ils semblaient autant de bouchers, défilant avec leur troupeau sur le chemin de l'abattoir!... Certaine littérature, comme certaine philosophie, comme certain mysticisme, comme certain art, relèvent donc de la Goëtie, d'une sorte immédiate ou médiate. C'est qu'il n'est point de mode où s'exerce l'activité de l'homme, que le satanisme ne soit susceptible d'envahir et d'imprégner; comme il n'en est pas, que l'Inspiration divine ne puisse évertuer et anoblir. La raison profonde en est dans l'essence du *Verbe humain*, Agent démiurgique et mi-troyen entre l'absolu et le relatif, entre l'esprit et la matière, entre Dieu et Satan.

Soit bonne ou mauvaise — la Puissance magique réside ici-bas tout entière dans le *Verbe humain*. Le Verbe humain apparaît un agent intermédiaire et convertible: le trait d'union de la terre au ciel, le moyen-terme de tous les extrêmes, le substratum universel de relation.

Dans ses rapports avec *l'Absolue Vérité*, le Verbe humain se formule par une vertu active: *la Foi*. — Dans ses rapports avec la *réalité contingente*, il se

manifeste par une vertu passive: *la Science*. — Dans ses rapports avec le *Verbe divin*, le Verbe humain s'exprime par une puissance d'identification du relatif à l'absolu, du fini à l'infini, du sous-multiple à l'unité: *la Conscience*, qui est neutre, c'est-à-dire active à l'égard de la Science, passive à l'égard de la Foi.

Le Verbe humain, se reconnaissant à son propre miroir, telle est la Conscience (1). Son orientation vers la Science ou vers la Foi ouvre donc à l'homme individuel une double sphère d'action — positive et mystique — où déployer ses potentialités; quelle que soit d'ailleurs la tendance de l'individu, dans l'une comme dans l'autre sphère, à la rectitude ou à la perversité, au Bien ou au Mal.

Ces principes étant posés, on comprendra mieux que l'Art a aussi sa magie, ténébreuse ou splendide, néfaste ou bienfaisante; puisque l'Art n'est que l'adaptation du Verbe humain, modalisé au moule de chaque individu, et s'irradiant en émanations qui s'incorporent en des formes adéquates, symboliquement expressives de ce verbe individuel.

Toute œuvre d'art ne semble, à première vue, que

(1) Lorsqu'elle est en mode d'activité, la Conscience peut faire usage de son critérium, qui est la *Raison*; en mode passif, elle ne le peut pas. Et voilà pourquoi la Raison (critérium de la Conscience), est compétente aux choses de la Science, incompétente aux choses de la Foi. Car si, relativement à la Foi, la conscience ne se déploie qu'en mode passif, elle ne peut donc se servir de son critérium humain, qui est la raison; il faut bien qu'elle subisse dès lors le critérium divin (sensorium cœleste) qu'on pourrait définir la Logique de l'Absolu.

*l'incarnation d'une pensée.* — Soit; mais est-il vrai que cette pensée s'immobilise, se stérilise, s'éteigne en se fixant? Est-il vrai que la forme où elle s'emprisonne soit son ultime aboutissement? qu'à se créer cette écorce, elle ait épuisé sa virtuelle énergie? — On aurait tort de le croire. C'est une loi, en physique générale, que la force se transforme et jamais ne se perd. Une pensée ne meurt pas, de ce fait qu'elle prend un corps. Pareille à une âme, elle ne s'incarne au contraire que pour s'affirmer sur le plan matériel; elle ne revêt une figure sensible que pour agir sur les sens; une forme plastique et objective, que pour acquérir droit de cité dans le monde plastique et objectif. Cette forme même lui sert de médium, de véhicule et d'instrument, pour déployer son énergie dans une nouvelle sphère. Toute œuvre d'art est donc grosse d'une vertu latente de réalisation, qui nécessitera tôt ou tard une série d'effets réels, conséquents à son principe inné: ces effets produits seront la traduction magique de l'idée incluse en cette œuvre.

D'où l'on peut conclure, au résumé: toute œuvre d'art est une œuvre magique, bonne ou mauvaise; l'idéal qui est son âme incline son potentiel efficace à droite ou à sénestre; la vertu de réalisation latente en elle constitue l'agent magique de son déterminisme, pour le bien ou pour le mal. Tout artiste enfin est un mage ou un sorcier — plus souvent, hélas! un sorcier qu'un mage.

Les Mages de l'art pur, et les Goëtes de l'art impur! Théurgie ou Nigromancie de la plume, de la

musique et du pinceau! Quel beau livre à écrire sur ce thème transcendantal ! Mais une telle œuvre passerait nos forces à tous égards (1). Requis du moins d'ébaucher en quelques traits un schéma synthétique de l'art à ce point de vue, nous emprunterions volontiers à la mythologie d'Hellas quatre types bien distincts, symboliques (nous semble-t-il) des quatre familles d'art qu'on peut imaginer primordiales. Ces types — par leurs combinaisons —, ces familles — par leurs alliances — donneraient un cadre subdivisé en manière d'échiquier et propre aux classements méthodiques, à l'instar d'un arbre de généalogie.

Ne pourrait-on distinguer, par exemple: — 1° L'ART D'APOLLON, *les Chrysopoètes* (presque tout le grand art; nommément Orphée, Virgile, saint Jean, Lamartine et Vigny; Raphaël et Michel-Ange; Bach, Mozart et Rossini. — *Références astrologiques*: ☉ et ♃ ; *correspondance d'effets galéniques*: les vins généreux solaires); — 2° L'ART D'HECATE, *les Ensorceleurs* (démonomanes: Remigius et Bodin; mystiques vertigineux: comme Boehme et Swedenborg; Poë, Hoffmann, Baudelaire et Rollinat; Rembrandt et Callot, Salvator Rosa; Chopin, Berlioz: la Damnation de Faust. — *Référ. astrol.*: ♃ et ♁ ; *corresp. galén.*: opium et surtout cocaïne); — 3° L'ART D'EROS, *les Erotiques* (Anacréon

(1) Notre ami Emile Michelet, auteur d'un très remarquable essai sur *l'Esotérisme dans l'art*, semble élu pour accomplir un jour cette tâche, bien digne d'un poète platonicien touché de modernisme.

et Sapho, Catulle, Tibulle et Pétrone, Grébillon fils et le marquis de Sade; Musset: poésies; beaucoup de graveurs du xviii<sup>e</sup> siècle; Proudhon: papiers bleus; Rops: eaux-fortes; Holmes; Massenet, dans Esclarmonde. — *Référ. astrol.*: ♀ et ☿ ; *corresp. galén.*: opium cantharidé); — 4° L'ART D'ATROPOS, *les Nihilistes* (Lucrece: de natura rerum; Voltaire: Candide; Jean-Jacques, Diderot; Goethe: Werther; Byron: Caïn et Manfred; Stendhal: Rouge et noir; Musset: Confessions d'un enfant du siècle; Richepin: les Blasphèmes; Goya, Zurbaran. — *Référ. astrol.*: † et ☉ ; *corresp. galén.*; Datura, Conium, Hyosciamus).

Il suffit; tous les détails dont nous pourrions alourdir ce tableau ne sauraient défendre qu'il restât foncièrement incomplet — et même inexact, puisque, pour préciser le compartiment attribuable à chaque artiste, il eût fallu élargir le cadre minuscule ci-dessus et l'ouvrir à l'envahissant échafaudage des subdivisions très complexes dont on a parlé. Comment localiser d'ailleurs, en des cases à étiquettes, d'universels génies: un Shakespeare, un Léonard, un Beethoven? assujettir au tuteur ces prodigieuses natures d'art, dont la sève exubérante, débordant en tout sens, au mépris des lattes de séparation, ferait disparaître tout l'espallier sous des grappes de fleurs multicolores? Y songer serait folie... Est-ce à dire illusoire, les types d'art ci-dessus esquissés? — Nous ne le pensons pas. Qu'on nous permette un rapprochement avec la belle *Théorie des tempéraments* de MM. Polti et Gary:

l'analogie est toute proche, puisqu'il s'agit pour nous de tempéraments d'art. Eh bien! n'est-il pas fort exceptionnel, sinon tout à fait impossible, de rencontrer un sujet qui incarne absolument l'un des quatre types primordiaux (B, L, N ou S), à l'exclusion des trois autres? Cependant ces quatre éléments radicaux, qu'il a fallu sélectionner et construire de toutes pièces — par dissociation analytique d'abord, puis par synthèse abstraite, — ont chacun sa valeur propre et nullement arbitraire ; si bien que leur classement, par ordre de prédominance, permet de fournir au premier examen la formule physiognomonique d'un sujet. Peut-être pourrait-on composer pareillement des formules, roulant sur la combinaison méthodique des quatre types d'art: *Apollon, Hécate, Eros et Atropos*. Nous ne pousserons point cette digression plus avant, n'ayant voulu que signaler une possible voie.

Nous espérons qu'on discerne à cette heure quelques œuvres nous avons dénoncées comme perfides, sous l'emblème des fleurs de l'abîme. Ce n'est ni l'adaptation littéraire des théories occultes aux cadres du poème, du conte ou du roman, comme *le Diable amoureux* de Cazotte, *l'Etrange histoire* de Bulwer, ou les nouvelles si captivantes de Lermina; ni moins encore les légendes fabuleuses de l'Orient, ou les *Contes de ma mère l'Oie*. Si de telles fleurs furent cueillies sur le bord de l'abîme, il faut convenir qu'elles ne distillent pas le poison; leur subtil arôme n'a donné à personne le vertige des noires

profondeurs..- Non, ce n'est pas le merveilleux dans l'art que nous incriminerons jamais.

De tout temps, nous eûmes un faible pour le bavardage des aïeules: au risque de baisser dans l'estime des gens braves, avouons-le sans détour, car c'est ainsi. O les délicieuses fantaisies du poète Perrault! Mais sont-ce bien là des fantaisies?... Le royaume des fées et des génies doit exister sans doute sur quelque chère et lointaine planète, ou bien les rêves migrants de notre enfance en auraient menti. Nous ne saurions l'admettre: c'est si triste, un rêve qui ment! La seule réalité devrait avoir le privilège de l'imposture. — Vous ne voulez plus croire à rien de cette vie, jeune désabusé, dont le monde réel a froissé l'âme? Du moins, ne reniez pas les rêves de votre enfance; qu'ils vous soient un refuge où le flot du siècle brutal expire. Il est doux et réconfortant de les revivre; il est sain de respirer leur brouillard lumineux... A dix-huit ans, nous avons essayé de leur faire prendre corps, à ces rêves aimés; ils s'y prêtèrent d'assez mauvaise grâce: l'incarnation fut insuffisante; en sorte qu'ils ont conservé une apparence nébuleuse et des allures de fantôme. Les contours hésitent, indéfiniment vagues. Aussi prîmes-nous soin depuis de faire oublier cette débile tentative, cette œuvre d'une médiocre venue, sans couleur et sans accent. Eh bien! sans conseiller à personne de mordre au fruit vert de notre poétique inexpérience, dirons-nous que tout à l'heure, comme nous relisons ces *Rimes fan-*



*tastiques* (1) — hélas! elles riment mal — le sentiment qui domine en ces vers dont la sincérité fait le seul mérite, nous a surpris et presque ému: la conscience vague, mais très réelle, d'un monde au-delà, s'y fait jour à toutes les strophes.

Les chères fées sont-elles vraiment très loin?

— Mère grand', qui narrez si bien, contez-nous encore une histoire du temps passé! Nous sommes de grands enfants, et nos oreilles, blasées au vacarme suraigu de la cité moderne, sauront s'ouvrir encore, délicates et attentives, au murmure très doux des sources miraculeuses; tressaillir à l'enchantement des musiques dont nul n'a perçu les sons qu'à travers la voix cassée des vieilles qui racontent, — telles on perçoit de vagues mélodies flûtées à travers le roulement sourd d'une voiture sur les cailloux. Nous aurons des larmes pour les imaginaires infortunes, nous dont les yeux restent secs au spectacle navrant de réelles misères. Notre cœur mort peut revivre une vie artificielle, religieusement entr'ouvert à l'amour d'une adorable *Belle-au-Bois-Dormant*!

Fais-nous sourire et pleurer encore — nous et ceux-là même dont le spleen a pâli les lèvres et bistré les yeux — fais-nous pleurer et sourire encore, naïve légende qui nous viens du passé obscur, sur le riche langage banalement fleuri, sur le langage héréditaire des vieilles inintelligentes!... La

(1) *Oiseaux de passage, Rimes fantastiques, Rimes d'ébène*, par Stanislas de Guaita. Paris, Berger-Levrault, 1881, in-12.

nostalgie nous prend des pays fantastiques, l'amour nous prend de celles qui n'ont jamais respiré que dans les blancs rideaux de l'enfant endormi, jamais parlé que dans les brises d'un printemps idéal, vers qui nous portent de puérils et superstitieux regrets: regrets évocateurs d'un pays peuplé de rêves — et que connaît à fond notre songeuse ignorance...

Hélas! hélas! nous restons froids à la voix vibrante des vierges qui voudraient aimer, des courtisanes qui semblent aimer, des épouses qui aiment. Mais nous trouvons de vraies larmes et des baisers sincères pour les fantômes qui surgissent dans un rais de lune, à ta voix cassée, ô Mère grand' !